

Jean-Claude Dussault

Une correspondance-initiation devenue manifeste

Jean-Paul Beaumier

Numéro 55, mars-avril-mai 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19582ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Beaumier, J.-P. (1994). Jean-Claude Dussault : une correspondance-initiation devenue manifeste. *Nuit blanche*, (55), 76-80.



Jean-Claude Dussault

photo : A.M. Guéneau

Jean-Claude Dussault Une correspondance~initiation devenue manifeste

La correspondance qu'ont échangée Claude Gauvreau et Jean-Claude Dussault', du 18 décembre 1949 au 10 mai 1950, paraît enfin. Jusqu'à ce jour, quelques rares personnes en connaissaient l'existence, sous l'appellation de Lettres à un fantôme que lui avait donnée Gauvreau. Il s'agit avant tout d'un « document encore tout vibrant de vie et de passion » qui, en plus de témoigner de l'évolution artistique et intellectuelle québécoise, montre les changements que pouvait connaître la sensibilité d'un jeune Québécois à l'époque de Duplessis. Nuit blanche a rencontré Jean-Claude Dussault qui a bien voulu parler de cette correspondance, de cette aventure pour le moins prodigieuse qui allait transformer sa vie.

Nuit blanche : Dans le texte de présentation, vous décrivez cette correspondance comme « [...] un précieux document sur une époque charnière de l'évolution artistique et intellectuelle d'un Québec qui commençait à s'ouvrir aux influences extérieures, en quête d'un nouvel équilibre socio-culturel ». Est-ce d'abord et avant tout à ce titre que vous avez décidé de la rendre publique ?

Jean-Claude Dussault : J'ai fait cette constatation en relisant la correspondance échangée avec Claude Gauvreau. Quelques personnes en avaient pris connaissance et m'avaient dit que ça les avait passionnées. J'ai d'abord été surpris qu'on puisse s'y intéresser quarante ans plus tard, puis, en la relisant à mon tour, je me suis rendu compte qu'il s'agissait véritablement d'un document sur l'histoire et l'évolution de la sensibilité dans le milieu artistique québécois à l'époque de Duplessis, un document qui montre comment la sensibilité d'un jeune Québécois pouvait évoluer dans ce monde très fermé qu'était Montréal en 1944. Il fallait vraiment voir le soleil de loin à cette époque-là. Et tout à coup il y a cette ouverture sur le monde, difficile comme on le voit dans les lettres. C'est alors que j'ai accepté de publier la correspondance même si je m'y étais opposé auparavant. Maintenant ça ne m'appartient plus. Il s'agit d'un document qui appartient à ceux qu'il peut intéresser, que la correspondance peut éclairer sur l'histoire du Québec d'alors.

Un premier refus

N.B. : Claude Gauvreau avait tenté à plusieurs reprises en effet de rendre publique cette correspondance et le refus que vous lui opposiez de publier vos lettres fut l'une des raisons qui l'empêchèrent de réaliser ce projet. Il a envisagé d'ailleurs de publier les siennes sous le titre de *Dix-sept lettres à un fantôme*, ou sous le titre encore plus énigmatique de *Lettres à Jean-Isidore Cleuffeu*, 954 rue Haulau, Meusard. Le sentiment de servir de faire-valoir à Gauvreau explique-t-il vos refus ?

J.-C. D. : Oui, en partie. C'est d'ailleurs ce que je lui avais écrit lorsque j'ai refusé la première fois. Si Gauvreau m'avait présenté le projet différemment, peut-être aurais-je réagi autrement. Mais nous avons eu

un froid avant mon départ pour Paris et il m'avait envoyé une lettre un peu impertinente dans laquelle il me faisait part de son projet de publier notre correspondance. Je vivais alors une aventure amoureuse et je me fichais un peu de tout ce qui se passait à Montréal. J'aurais pu accepter par indifférence, mais comme sa lettre était provocante je lui ai répondu sur le même ton : « Suis-je donc à ta gloire si nécessaire ? », lui ai-je alors écrit. Évidemment ça l'a fait sursauter. Mais j'avais aussi mes raisons. Je voulais faire une œuvre et je n'avais encore rien publié. Et là, tout à coup, de commencer avec cette espèce de cours d'éducation littéraire et artistique, ça me gênait, c'est normal. Presque tous ceux qui ont lu la correspondance l'ont admis : « On comprend pourquoi il s'objectait ! ». Mais maintenant je n'ai plus de raisons de m'objecter. Il s'agit aussi de mon évolution. Et puis il y a le passage du temps qui est important. Comme je l'ai déjà dit, la correspondance ne m'appartient plus, même si j'ai éprouvé une certaine émotion à la relire. Il s'agit quand même d'une période particulièrement intense de ma vie, aussi bien pour ce qui s'est passé entre nous deux, qu'en ce qui a trait à mon comportement et à celui de Gauvreau. Je connais encore mieux Gauvreau après avoir relu la correspondance.

Du rêve à la réalité

N.B. : Comment est née cette correspondance entre Claude Gauvreau et Jean-Claude Dussault, alors un jeune homme de dix-neuf ans, étudiant à l'École normale, que seule la littérature passionnait et qui avoue d'emblée à Gauvreau dans sa première lettre : « Je cherche un chemin ; aidez-moi » ?

J.-C. D. : L'un de mes amis, qui fréquentait l'École des Beaux-Arts, m'avait déjà parlé des automatistes, et de Claude Gauvreau qui était très peu connu à ce moment-là. Borduas l'était davantage parce que les peintres faisaient scandale à cause de leur peinture non figurative, contrairement aux automatistes qui n'étaient à peu près pas connus, si ce n'est Gauvreau parce qu'il écrivait des lettres dans les journaux et qu'il avait publié quelques textes dans *Refus global*. J'étais passionné de littérature et ne vivais que pour cela. J'avais une vie artistique imagi-

naire et là, tout à coup, un de mes amis me parle de Gauvreau, du groupe des automatistes qui avait une grande liberté, artistique et sexuelle. J'étais à l'âge des découvertes, je voulais écrire de la poésie, j'étais très attaché à Mallarmé, et voilà que j'avais l'occasion de créer un contact avec quelqu'un qui s'affirmait. Et puis j'avais été frappé par le ton violent de l'article auquel j'avais réagi en lui écrivant ma première lettre. Ce geste était une tentative pour sortir du monde fermé dans lequel j'étais ; j'ai vu une ouverture, et j'ai plongé. À ce moment-là, j'étais bloqué sur le plan de la poésie et je cherchais quelqu'un pour m'aider. La proximité d'un groupe, c'était tout à fait nouveau pour moi. J'ai toujours vécu plutôt seul, isolé au sein de ma famille. Il n'y avait que la littérature qui comptait pour moi, Gide, Mauriac, Montherlant, les histoires qu'ils écrivaient, leurs théories, leurs idéaux qui me nourrissaient. Pour moi, cette démarche était une façon de passer de la vie rêvée à la vie réelle. La vie réelle, c'était de tomber tout à coup sur un véritable écrivain, au centre d'un groupe d'artistes, dont je n'entendais pas raconter les histoires dans des romans, mais qui étaient là, échevelés, audacieux, vivant et exposant à Montréal. Ce côté-là m'attirait, côtoyer des personnages de cette force dans la vraie vie. J'étais attiré par l'idée de faire partie d'un groupe, de participer à une vie nouvelle qui ressemblait à ce que j'avais lu sur des artistes qui, pour moi à ce moment-là, vivaient en France. Finalement ça m'a permis de passer d'un plan à un autre parce que Gauvreau, lui, il était dans la vie concrète au milieu de ses amis artistes, alors que moi j'étais toujours dans la littérature.

Une aventure exaltante

N.B. : La correspondance bouillonne de passion de part et d'autre. Tous les sujets y passent : littérature, peinture, psychanalyse, philosophie, morale, politique. On a l'impression d'un jeune homme qui est presque vierge face à quelqu'un qui a une structure de pensée très établie et ce, même si vous n'avez que cinq ans de différence.

J.-C. D. : Oui, parce que Gauvreau vivait dans le concret si je puis dire. En relisant la correspondance, je me suis rendu compte que, philoso- ▶

phiquement et culturellement, il était presque aussi naïf que moi. J'avais même de l'avance sur lui dans mes lectures, mais pour lui les préoccupations qui nous faisaient nous rejoindre étaient ancrées, incarnées dans sa vie, tandis que pour moi elles demeuraient une aventure intellectuelle. C'était ça la force de son langage. Il était non seulement incarné, mais il reposait sur une conviction profonde. Par exemple, à un moment il me fait une critique des évangiles et de la religion catholique à partir de l'*Encyclopædia Britannica*. C'était pas sérieux, on ne critique pas une pensée aussi vieille, aussi ancrée, aussi traditionnellement vivante à partir d'une encyclopédie ou d'un dictionnaire, mais lui pensait que ça suffisait. Finalement, je me rends compte qu'il savait peu de choses parce qu'il ne lisait presque plus quand je l'ai rencontré. Il avait beaucoup lu au collège et il avait incarné très tôt ses convictions. Par la suite, grâce à Borduas, il avait compris l'évolution de l'art, de la peinture en particulier, il l'avait comprise avec beaucoup de force et la défendait avec la même ardeur. Moi, par contre, je n'étais engagé dans rien. J'étais seul, sans personne pour m'appuyer, alors mes convictions variaient suivant les arguments que je pouvais apporter pour les défendre une journée ou le lendemain. En ce sens, j'étais encore presque un adolescent alors que Gauvreau avait ce mûrissement que je n'avais pas. Et puis, à cet âge-là, cinq ans de différence, c'est énorme.

« Il fallait me croire... »

N.B. : Quelle était la nature du lien qui vous unissait ? Dans le texte de présentation, vous écrivez : « [...] on peut parler de cet échange de lettres comme d'une véritable initiation, avec toutes les exaltations et tous les tourments que cela laisse supposer ».

J.-C. D. : Pour moi, Gauvreau représentait vraiment celui qui connaissait tout à cette époque-là. Il s'était d'abord fait accepter comme *leader* de la pensée surréaliste et automatiste à Montréal. Il avait signé le *Refus global*, il avait cette espèce de ferveur qui l'avait mûri et qui faisait qu'à mes yeux il possédait non seulement toutes les connaissances, mais une espèce de connaissance globale. J'avais lu Miller à ce

moment-là et, au-delà des histoires de cul, j'avais été attiré par la connaissance sensible du monde que Miller nous livre dans ses romans. Je retrouvais cette espèce de connaissance globale chez Gauvreau. Je lui ai même demandé comment il fallait se nourrir parce qu'il m'avait semblé que les écrivains français avaient une meilleure alimentation, qu'ils étaient moins frileux que nous l'hiver. Bien sûr il y a une part de naïveté dans tout cela, mais j'avais une confiance aveugle en lui.

N.B. : Avec le recul comment voyez-vous cette relation ?

J.-C. D. : À ce moment-là j'avais raison de lui faire aveuglément confiance. C'est pour ça que je parle d'initiation, de processus d'initiation. Depuis, je me suis rendu compte que ce qui est important, ce n'est pas tant ce qu'on apprend, ce qui est au bout de la révélation, mais davantage le processus, le fait de se confier à quelqu'un. C'est ça qui est important. Et cette confiance suppose que la personne choisie a des ressources pour nous nourrir. C'est la confiance qui nous transforme, c'est nous-même au fond qui nous transformons. Il nous faut un point d'ancrage, et ce point est forcément un point d'autorité. D'ailleurs Gauvreau me dit à la fin de ses lettres : « Il fallait me croire, vous étiez toujours là à ergoter, il fallait me croire complètement puisque j'avais raison, au lieu de soulever des questions oiseuses pour vous valoriser. » Et puis, à d'autres moments, il me disait qu'il ne fallait pas que je le suive aveuglément. Il ne voulait pas se poser comme un maître, mais il agissait comme tel, comme un maître spirituel qui dit : moi, j'ai fait ceci, j'ai réalisé cela ; ce que je vous enseigne, je l'ai réalisé, alors regardez-moi, vous n'avez qu'à faire comme moi, qu'à me suivre aveuglément parce que je l'ai vécu. Gauvreau avait horreur du mot maître, mais il agissait néanmoins comme tel et moi je me conduisais comme un disciple, récalcitrant par moments avec mes petites révoltes, mais finalement j'acceptais quasiment tout ce qu'il me disait parce que je le recherchais. C'est ce que fait un disciple en général. Il y a chez le disciple une disponibilité qui lui permet de tout accepter parce que c'est pour ça qu'il va voir le maître, pour se rem-

plir de la connaissance que celui-ci lui transmet. Alors, lorsqu'il est convaincu d'avoir trouvé le bon, il accepte ce que le maître lui dit presque les yeux fermés. Même si je me révoltais, même si je trouvais qu'il exagérait par moments, je continuais parce que je voulais savoir ce qu'il y avait au bout. J'avais l'impression que je pouvais encore apprendre des choses. Et puis je voulais entrer dans ce groupe-là qui me semblait plein de vie et de promesses. J'avais lu Gide qui écrivait dans *Les nourritures terrestres* qu'il faut goûter les choses, et que si vous dites que le sable est doux, il faut aller vous étendre dans le sable et vous rouler dedans, après vous verrez. C'est le conseil que donne Nathanaël, une sorte de prophète, à son disciple.

« La veulerie peut exister autant dans l'art moderne que dans l'art académique, autant hier qu'aujourd'hui. Une intention limitée qui se contente de moyens faciles et exploitables pour s'exprimer, voilà le cheminement de l'impuissance, de la fausseté et de la vacherie de pensée. »

« Le désir est 'l'inspiration' ; la rigueur est l'énergie nécessaire à déployer pour que ce désir se réalise sans perte, sans diminution, sans amputation. »

« Le désir a besoin de toute la liberté pour s'épanouir ; et ensuite, de toute la rigueur pour prendre forme sans trahison. »

Correspondance, 1949-1950, Claude Gauvreau, p. 22.

« Presque chaque paragraphe théorique de tout ce que je vous ai écrit fait œuvre d'innovation. C'est la vérité. Vous êtes le premier à partager la connaissance concrète de ces choses. Ne pensez-vous pas, dans les circonstances, que chaque révélation devrait et aurait dû faire l'objet d'une scrutation exceptionnelle, super-humaine ? »

« Cela n'a pas été fait. »

« Pour obtenir de vous l'extrême minimum de la réceptivité, en des circonstances partielles, il m'a fallu presque vous assassiner de coups de garçette. »

« Nous voilà rendus à la quinzième lettre. Cette correspondance achève. Si vous aviez voulu toujours honnêtement être disponible, me faire confiance comme l'impliquait votre démarche, ces massives quinze lettres auraient été constituées uniquement de propos positifs ; nous aurions réalisé un milliard de lieues de plus de progrès effectif. »

Correspondance, 1949-1950, Claude Gauvreau, p. 337, 338.

Un véritable apprentissage

N.B. : C'est en ce sens que vous parlez d'initiation ?

J.-C. D. : Oui, ça m'a transformé, autant sur le plan intellectuel qu'émotif, parce que j'étais prêt à être transformé, que je m'ouvrais volontairement à celui qui semblait répondre à mes attentes et qui me fournissait ma « nourriture spirituelle ». Une occasion s'était présentée et j'avais décidé de plonger. Évidemment, par la suite, Gauvreau m'a poussé plus vite et plus loin que je ne l'avais d'abord pensé. Je ne m'attendais pas que ça irait si loin et si rapidement. De là mes hésitations par moments, même si je ne le disais pas toujours. Je ne m'attendais pas à ce que toute ma vie se transforme si rapidement. J'avais de la difficulté à me retrouver dans mes relations avec mes parents : nous n'habitions plus le même monde. Tout ça en quelques mois ! Au début, je pensais qu'on ne parlerait que de poésie, mais rapidement on a parlé de tout, surtout de la façon de vivre, des arts,

de la façon de créer et d'écrire, de tester la langue, c'est ça qui est devenu une véritable initiation.

N.B. : À lire cette correspondance, au rythme pour le moins effréné, on a le sentiment que Gauvreau attendait vos lettres pour se lancer à fond de train dans un nouveau chapitre de son enseignement. Manifestement, il gardait un double de ses lettres puisque à maintes reprises il y fait allusion, vous reprochant de ne pas avoir bien lu ce qu'il vous y écrivait, de ne pas vous donner à cet échange avec la même fougue que lui y consacrait. Qu'est-ce que tout cela représentait pour lui ?

J.-C. D. : Gauvreau avait la même impatience que moi. D'ailleurs, il m'est arrivé une fois de tarder à lui répondre et il s'en était inquiété. Au début, quand j'étais pensionnaire et que j'arrivais chez moi le dimanche, la seule vue de la grosse lettre de Gauvreau me remplissait d'émotion. Gauvreau avait la même attitude passionnée que moi pour cette correspondance, pour des raisons différentes mais parentes. Nos échanges ont quand même ressem-

blé à ce que l'on pourrait appeler une aventure amoureuse. En plus de l'attachement, du besoin de venir à bout de cette correspondance, de se confronter, de s'affronter et de se réconcilier, il y a aussi quelque chose d'irrationnel dans cette correspondance. Et puis c'était la première fois qu'il avait l'occasion de s'exprimer ainsi, d'avoir quelqu'un qui l'écoute. Gauvreau savait, surtout après les premières lettres, que j'allais les lire et les relire, qu'il ne parlait pas dans le vide. Avec ses amis, que j'ai rencontrés par la suite, on ne parlait jamais de choses sérieuses. On allait prendre une bière, on discutait, on était amis parce qu'on partageait la même vision fondamentale de la liberté, de l'art, mais personne ne lisait les pièces de Gauvreau, ni sa poésie. Ça ne les intéressait pas ses recherches sur le langage. En fait, c'était surtout la peinture qui les réunissait, il n'y avait pas beaucoup de littéraires dans le groupe. Et puis notre correspondance lui permettait de concrétiser sa pensée. Gauvreau gardait un double de ses lettres, c'était sacré, il a toujours tout gardé. Vers la fin, je ▶

Claude Gauvreau et Jean-Claude Dussault CORRESPONDANCE

1949-1950

L'Hexagone, 1993,
458 p.; 29,95 \$

La publication de la correspondance échangée entre Claude Gauvreau et Jean-Claude Dussault représente, à mes yeux, l'événement le plus important de l'entreprise de *reconnaissance posthume* de Claude Gauvreau, depuis la publication de ses *Oeuvres créatrices complètes* aux éditions Parti pris en 1977. En effet, que l'on soit esthète ou profane en la matière, inconditionnel ou détracteur — Gauvreau, c'est aussi la *polémique Gauvreau* — nous sommes tous tant que nous sommes conviés à une « coïncidence d'esprit » avec l'un des plus originaux et des plus audacieux poètes du vingtième siècle. Car Claude Gauvreau, c'est manifeste, a profité de cette rencontre épistolaire pour exposer les grandes lignes de sa poétique. Une poétique qui est à l'image de

l'homme et de ses poèmes : sans compromis, étonnamment neuve, essentiellement libertaire. Ses propos concernant la conduite générale du poète sont d'un éclairage déterminant en regard de sa propre production ou de celle des poètes débutants ; on peut, sans remords, comparer cette correspondance aux *Lettres à un jeune poète* de Rainer Maria Rilke, audace en plus : « La voie à suivre ne vous apparaît pas claire ? Elle est là tout de même. Ayez le cran de vous engouffrer dans les ténèbres et de vous débattre (avec angoisse sûrement) contre les monstres verts de la forêt. Sinon, choisissez la paix morale — et la stérilité. »

À un deuxième degré, la correspondance esquisse une problématique plus large, qui interroge des notions aussi fondamentales en poésie que la langue, le langage, le son, la lettre, etc. Grand défenseur du non-figuratif, en poésie comme en peinture, Claude Gauvreau fut l'un des premiers à saisir le déplacement de l'objet en matière artistique — c'était, du reste, une des positions des Automatistes. Claude

Gauvreau apporte aussi diverses précisions théoriques qui mériteraient qu'on s'y attarde.

Mais au-delà des usages de cette correspondance, ce qui touche le lecteur, au premier abord, c'est l'effort herculéen d'un poète, qui combat pour sa propre cause, et qui, du même coup, combat pour nous tous contre l'oppression première : celle d'un langage où se dissolvent les particularismes, où se confondent les voix de chacun dans un tonitruant *vox populi*. Claude Gauvreau avoua un jour avoir choisi le parti des mégalomanes, afin que sa voix, celle des libertaires, des loups et des inconditionnels, donne l'exemple de la liberté. Reprenons, pour le bénéfice de tous, un extrait de *La charge de l'original épormyable* qui suffit à convaincre de l'urgence de relire aujourd'hui Gauvreau en regard de sa correspondance : « Il faut poser des gestes d'une telle audace que même ceux qui les réprimeront devront admettre qu'un pouce de liberté a été conquis pour tous. » ■

Ivan Bielinski

crois qu'il a pris conscience qu'il venait d'écrire un document d'importance, qu'il y avait des choses extraordinaires là-dedans, notamment sa pensée sur le langage exploré, la poésie. C'est la première fois qu'il écrivait là-dessus, alors je comprends que cela ait eu une valeur énorme pour lui. À la fin, il m'a demandé mes lettres qu'il faisait circuler parmi des amis, jusqu'à ce que ça commence à me tomber sur les nerfs parce que je n'avais plus ma correspondance, et je lui ai demandé de me la rendre. Mais il n'y avait pas que cela et Gauvreau avait une interprétation assez juste de ce qui s'est passé à ce moment-là : la relation de maître à disciple a fini par fatiguer le disciple. Je pense qu'il avait raison.

N.B. : Dans l'une de ses lettres, Gauvreau écrit que « le milieu social québécois est le plus ingrat qui soit au monde ».

J.-C. D. : Mais c'était vrai. Le plus ingrat, je ne sais pas, mais comparé au milieu que l'on pouvait connaître, à la France par exemple, le Québec était un milieu complètement fermé. D'abord à cause du clergé, de la politique de Duplessis. Dès que l'on sortait, que l'on fêtait un peu, les policiers étaient toujours après nous parce qu'on avait les cheveux longs. Il y en avait toujours un ou deux qui se faisaient arrêter. Gauvreau lui-même avait les cheveux longs, on faisait un peu *bum* à l'époque. Ça ne se faisait pas d'agir comme on le faisait, les hommes portaient le veston-cravate même pour attendre l'autobus. À Paris c'était différent, c'était davantage accepté depuis le début du siècle, tandis qu'ici on était perçu comme un groupe de jeunes qui se prétendaient artistes et intellectuels et qui se conduisaient comme des voyous.

L'acteur d'une époque

N.B. : Que reste-t-il de Gauvreau aujourd'hui ?

J.-C. D. : Gauvreau a été l'acteur d'une époque. C'est entre autres à ce titre que la correspondance est un véritable document, qu'elle est importante. Le vrai manifeste de Gauvreau, c'est sa correspondance. Je comprends qu'il en ait été fier à l'époque. Il y a une rigueur dans ses lettres. On peut critiquer des dé-

tails, mais il y a un contenu qu'il exprime avec ardeur, avec flamboyance. Jamais je ne me suis objecté à ce qu'il publie ses lettres. Déjà à cette époque je reconnaissais qu'elles étaient importantes, mais je ne voyais pas l'intérêt de publier les miennes.

Et puis Gauvreau était quelqu'un qui motivait beaucoup les autres, qui les poussait à produire. Il est entré dans l'histoire de la littérature québécoise, et finalement dans l'histoire de l'art, non seulement parce qu'il a produit des choses, mais pour le support qu'il a apporté aux autres, par sa critique. Gauvreau avait constamment besoin d'agir, il fallait qu'il se passe des choses importantes. Gauvreau a passé sa vie à se construire lui-même, à construire son œuvre. ■

Entrevue réalisée par
Jean-Paul Beaumier

1. Né en 1930 à La Minerve, Jean-Claude Dussault a fréquenté l'École normale Jacques-Cartier avant de s'associer pendant deux ans à l'aventure automatisiste. Il séjourne par la suite un an à Paris et découvre, surtout à travers l'œuvre de René Guénon, la passion de la pensée et de la tradition hindoues. En 1958, il s'embarquera avec Yolande Charbonneau, qu'il avait épousée deux ans plus tôt, pour un long voyage autour du monde dont le but principal était la découverte de l'Inde où il séjournera pendant six mois. De sa découverte de l'Inde et de sa fréquentation des cultures orientales naîtront plusieurs ouvrages.

Jean-Claude Dussault a publié : *Proses, Suites lyriques* (poésie), d'Orphée, 1955 ; *Le jeu des brises* (poésie), d'Orphée, 1956 ; *Dialogues platoniques*, d'Orphée, 1956 ; *Sentences d'amour et d'ivresse* (poésie), hors commerce, d'Orphée, 1958 ; *Essai sur l'hindouisme*, d'Orphée, 1965, réédité sous le titre de *500 millions de yogis ?*, avec nouvelle introduction et un appendice sur le bouddhisme, Le Jour, 1970 et repris sous son titre original, « Présence », Quinze, 1980 ; *Pour une civilisation du plaisir*, « Cahiers de Cité Libre », Le Jour, 1968, « Présence », Quinze, 1980 ; *Le corps vêtu de mots*, Le Jour, 1972, « Présence », Quinze, 1980 ; *L'orbe du désir*, Quinze, 1976, édition revue sous le titre de *Au commencement était la tristesse...*, « Typo / Essai », l'Hexagone, 1991 ; *Éloge et procès de l'art moderne*, avec Gilles Toupin, VLB, 1979 ; *Le I Ching*, avec Jean Maillé, Libre Expression, 1982 ; *Journal de Chine*, La Presse, 1986 ; *L'Inde vivante*, l'Hexagone, 1990 ; *Correspondance 1949-1950*, avec Claude Gauvreau, l'Hexagone, 1993.

« On écrit pour essayer de traduire des choses obscures et urgentes qui encombrant les tripes et qui demandent à sortir, on écrit pour essayer de faire soi ce qui gêne et échappe, on écrit parce qu'on désire familiariser ce qui n'est que pressenti — mais jamais on n'écrit pour appliquer des connaissances intellectuelles. »

Correspondance, 1949-1950,
Claude Gauvreau, p. 292.

« Il importe auparavant de dissiper quelques malentendus qui pourraient nuire gravement à nos bons rapports futurs. »

« D'abord, laissez-moi vous informer que — quant à moi — les rapports épistolaires que j'entretiens avec vous, mon cher Jean-Claude, n'ont absolument rien d'un jeu — ni de près ni de loin. Il est arrivé seulement (à cause de certaines opportunités fortuites et à cause de certains hasards favorables) que j'ai pu établir certaines prises de conscience qui sont impossibles (géographiquement et socialement) à la plupart des jeunes Canadiens ; ayant constaté que ces acquis précieux m'avaient sauvé de la déchéance et m'aidaient considérablement à vivre, j'ai résolu (malgré eux, s'il le fallait, et en dépit de leur maussaderie d'âne) d'aider autant de jeunes gens que possible à profiter des mêmes bienfaits salvateurs. Voilà tout! [...]

« Dans ma pensée n'existe aucune hypothèse a priori. Tout ce que je vous ai dit et que je continuerai de vous dire est la déduction a posteriori, aussi légitime que possible, de constatations expérimentales. »

Correspondance, 1949-1950,
Claude Gauvreau, p. 97, 98.

« Je ne doute pas qu'à peine un quinzième de ce que je vous ai écrit depuis le 30 décembre ait été assimilé par vous, et que vous n'avez même pas consenti un effort sérieux pour saisir le reste. Vous vous êtes continuellement mépris sur le sens de mes efforts : Vous croyiez que je m'amusais à échafauder des édifices miroitants pour vous épater (et auxquels il ne fallait pas accorder plus d'importance que cela), alors que je concentrais toute mon énergie à traduire aussi intégralement que possible des certitudes élémentaires. »

« Mes propos ont été reçus avec une incontestable distraction. Toutes vos réponses, tous vos gestes, tous vos comportements m'ont prouvé que vous n'aviez jamais pris la peine d'en tenir vraiment compte. »

« Pour vous, c'était un jeu plus ou moins platonique de subtilité, d'ingéniosité, d'intellectualisme. Pour moi, c'était une démarche vitale. »

« Peut-être n'est-il pas trop tard encore pour réparer ces erreurs d'aiguillage... C'est vous-même qui déciderez. »

Correspondance, 1949-1950,
Claude Gauvreau, p. 176.